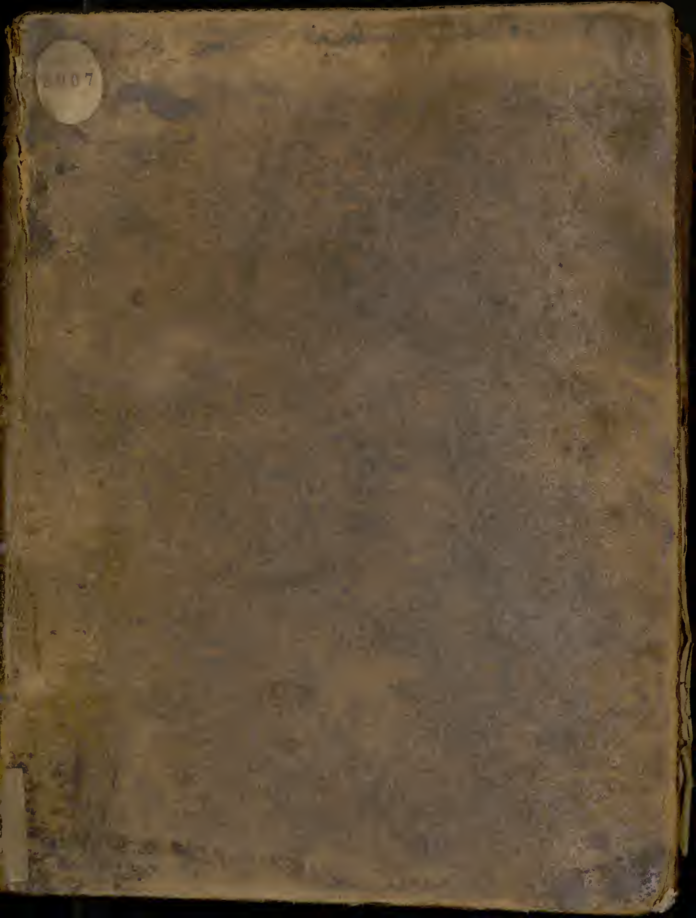
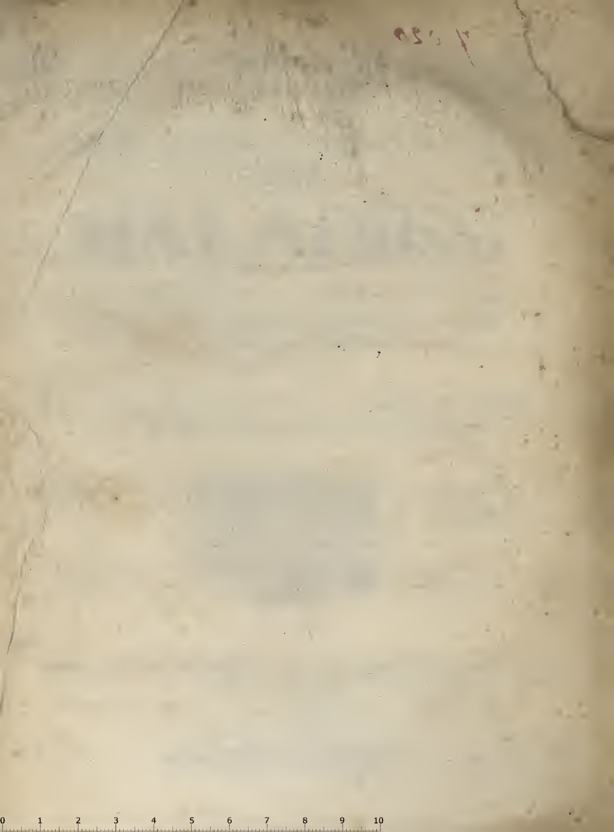
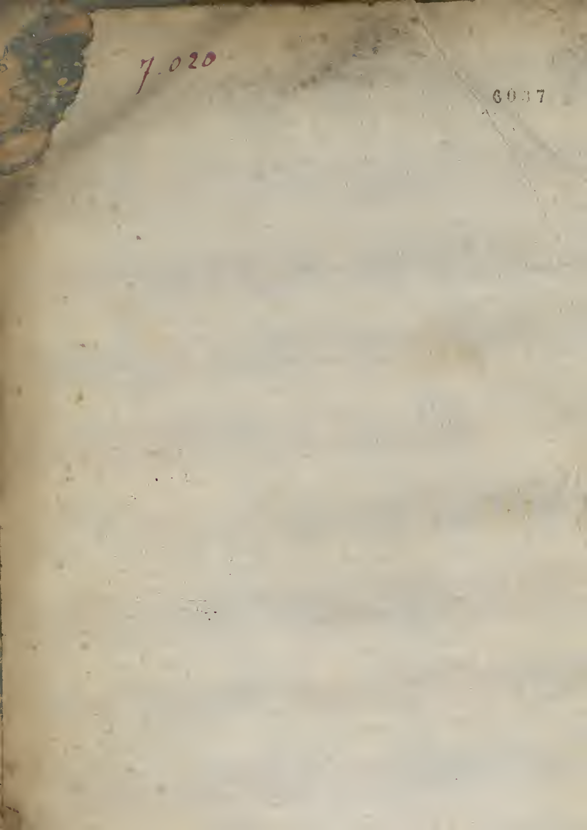







7.020
6037

REFLECTIONS SUR L'ÉTAT PRESENT DES MALADIES,

QUI REGNENT DANS LA VILLE

De Lyon, dans ce Royaume, & en diverſes parties de l'Europe, depuis la fin de l'année derniere 1693. juſques à preſent.

Par Monſieur JEAN PANTHOT, *Conſeiller, & Medecin ordinaire du Roy, Doyen du College des Medecins de Lyon.*



A LYON,

Chez JACQUES GUERRIER, ruë Neuve proche le grand College.

M. DC. XCIV.

Avec Approbation & Permiſſion.



A MONSEIGNEUR
LE MARQUIS DE CRIQUY
COMTE DE CANAPLE,

COMMANDANT POUR LE ROY Dans les Provinces de Lyonnois, Foreſt, & Beaujolois.

Non illo melior quiſquam, nec amantior æqui. Ov.l.1.

ONSEIGNEUR,

Vous avez reçû avec un acueil trop obligeant les ſervices, que j'ay eu l'honneur de vous rendre, en vôtre derniere maladie, pour ne pas eſperer d'autres fa-

veurs de vôtre generosité, & de vôtre esprit bienfaisant, qui ne s'applique sans cesse, qu'a secourir ceux, qui implorent vôtre protection, & vôtre justice.

Toutes ces grandes, & rares qualités, qui vous ont attiré l'amour des peuples, & charmé les personnes d'une distinction particuliere, sur le bruit de vôtre maladie, ont fait apprehender tout le monde, quand on a sçû, que la violence de la fiévre, étoit sur le point de finir une vie si importante à l'Etat. Les pauvres en ont gemi, & vous ont consideré, comme leur veritable pere, qui veille incessamment sur un troupeau abandonné, par les soins, que vous avez pris de les soulager dans leurs miseres, & dans les pressantes necessitez, où la disette, & les malheurs du temps les avoit reduit à la derniere extremité.

Les personnes d'un rang plus distingué, & plus considerables, ont soûpiré, versé des larmes, & fait des vœux, pour vôtre retablissement, par les sentimens d'une parfaite reconnoissance. & du plaisir qu'ils reçoivent de se voir commandés par un SEIGNEUR *d'une Naissance aussi relevée, & d'un merite aussi éclattant.*

J'ay soûpiré à mon tour MONSEIGNEUR, *lorsque la violence du mal, & l'excés de la douleur, alloient ravir à mes soins un Protecteur, un Mecœnas, & un tres grand appuy, dont l'authorité, & la dou-*

ceur m'assurent un repos, & une felicité digne d'envie, à ceux, qui en connoîtront le prix, & l'importance.

Enfin graces au Ciel nos craintes sont finies, nos vœux sont exaucés, & le mal jaloux de nôtre bonheur a cessé entierement, vôtre santé est retablie, & nous joüissons du plaisir de vous voir dans l'état d'une parfaite disposition, qui durera long-temps, si le Ciel nous favorise, pour le bien de nos provinces, & la tranquillité publique. Nestoreos tibi precor annos.

Vous m'avez témoigné MONSEIGNEUR si obligeanment pendant tout le cours de vostre maladie, que mes services vous étoient agreables, que j'ose me flatter, que vous recevrés favorablement la grace, que je vous demande. C'est MONSEIGNEUR, d'agréer le petit ouvrage intitulé, Reflexions sur les Maladies de ce temps, *pour les donner au public, sous les auspices d'un aussi grand nom que le vostre.* Avitis virtutibus simillimus. *Vell.*

Il me sieroit fort mal, si pour vous loüer, je cherchois un autre pinceau, & de plus vives couleurs, que celles dont l'histoire a si dignement immortalisé vostre Auguste Maison, dans le temple de la gloire; elle a rendu vostre illustre nom si fameux par tant d'Heros, qui la composent, que leur grande valeur qu'elle publie, sera l'exemple, & l'admiration de la posterité.

Ebloüi à l'aspect de cette elevation, où il a plû à sa Majesté d'honorer les importans services, que vous avez rendu à l'Etat, j'aurois sans doute hesité à suivre mon devoir, & mon inclination, si je n'avois consideré, qu'il est d'heureuses temerités, & de pardonnables saillies, qui ont souvent justifié des actions condamnables, dans les projets des plus nobles entreprises, où l'esprit se puisse élever.

Vous me pardonnerés MONSEIGNEVR si transporté par l'ardeur de mon Zele, ie n'ay consulté, que mon cœur, pour vous donner des marques du desir, & de la sincerité, qui m'engage à vous témoigner, que ie suis avec un tres profond respect.

Quali neque candidiorem,
Terra tulit, nec cui me sit devinctior alter. *Hor.*

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble, & tres-obéïssant serviteur.

PANTHOT Doyen.

AVIS
AU LECTEUR.

Ad publica commoda.


ON deſſein n'eſt pas d'écrire pour les ſçavans, & de mettre au jour des nouveautés ſur la gueriſon des fiévres malignes, puiſque je ne propoſe ni remede, ni découverte particuliere, & que mon ſentiment n'eſt pas d'encherir ſur la methode que le College des Medecins de Lyon, ſuit dans la curation de ces Maladies. Ma penſée eſt d'éclaircir la qualité de ces fiévres, & l'uſage des remedes ordinaires, d'une maniere ſi intelligible qu'à l'avenir les critiques, les cenſeurs, & les ignorans ceſſeront de gloſer ſur la conduite des Medecins, & parleront avec plus de retenüe des grands ſervices, qu'ils rendent au public.

Vir medicus multis aliis eſt præferendus.

Il eſt étrange d'ouïr tant de pauvretés, & de calomnies, que des perſonnes deſœuvrés, & des petits eſprits ont ſi mal à propos proferé ſur les remedes, ſur le peril, & les autres circonſtances, que l'on a remarqué dans les differens evenemés en la cure particuliere de ces maladies. N'eſt-il pas

bien étrange que l'on en parle comme si toutes ces dispositions étoient les mémes,en tous les sujets, les maux semblables, & qu'ils pussent tous guerir absolument, ou que l'homme ne deut mourir que par la faute des Medecins.

On verra en peu de mots dans la suite de ce petit ouvrage le jugement, que l'on doit faire de ces maladies, & les raisons, qui peuvent obliger les personnes prudentes, & sages, de faire plus de justice aux Medecins, quand on sçaura qu'ils travaillent sur de bons, & de méchans sujets. J'appelle bons sujets, ceux qui ont les parties nobles bien constituées,& saines, dont les affections sont guerissables par le regime, & le bon usage des remedes. Les mauvais sujets sont tous ceux, qui ont les principes, & les visceres détruits. Le mal en cette occasiõ est incurable,cõtre tout ce que l'art,& la nature peuvent faire en leur faveur.

Personne ne fait ces reflections, on croit,que l'effet des remedes est égal à tout le monde,& s'ils ne reussissent pas, on attribue ce desordre à la mauvaise conduite des Medecins, que l'on ne juge pas assés habiles, par le mal-heureux succés des remedes. C'est pourquoy sur ces capricieux raisonnemens,on luy fait d'abord son procés,& personne ne dit que le malade est un corps détruit, qui n'est pas en état de seconder les intentions des Medecins, & le bon effet des remedes, parce que les défauts, qui sont dans les parties nobles,ou dans les autres ne peuvent guerir.

Il est donc inutile de dire ce malade avoit si bon visage avant de tomber malade, il se portoit si bien,il joüissoit d'une santé parfaite, il ne se plaignoit jamais d'aucune incommodité, & cependant, il est mort, quel malheur! on

n'a

n'a pas cõnu ſon mal. Si apres la mort on ouvroit ce corps, qui avoit une ſi belle apparence ; tous ceux qui parlent ſi mal des Medecins, verroient leur juſtification en tant de mauvaiſes diſpoſitions, que l'on n'a pu connoître pendant la vie, car on verroit en l'un le poulmon ruiné, en l'autre le foye pourri, en un autte la ratte, & ainſi des autres parties, qui contractent inſenſiblement, & ſans ſe manifeſter, des diſpoſitions incurables, & mortelles, inconnues aux Medecins, *judicium difficile*.

On eſpere qu'à l'avenir ce petit ouvrage fermera la bouche à ces critiques, qui veulent decider de tout, & qui parlent avec trop de liberté ſur des ſujets, & des matieres, qu'ils ne connoiſſent pas, où ils attaquent le fort & le foible, l'innocent, & le coupable également. Ces reflexions ſont ſi veritables, que ces capricieux dans leur emportement, loüent un Empirique, & un ignorant comme le plus habile du monde ; n'a-t'on pas veu donner de l'encens aux Idoles, quand on a fait d'un homme de neant un eſculape, & d'une figure de Theatre un Illuſtre, pour vouloir ſoûtenir dans le monde un perſonnage, qui ne luy convient pas.

C'eſt une ſcene où l'on voit chaque jour des repreſentations differentes, dans tous les états de la vie, aux yeux des plus ſages, ennemis du deguiſement, & de l'injuſtice, particulierement, où il s'agit de la vie, & de ne pas confier ce pretieux treſor entre les mains d'un fourbe, où d'un ignorant, qui n'oublie rien pour couvrir ſon incapacité. Afin de prevenir ces malheurs, il a plû à nos Roys d'établir des Colleges de Medecine dans les meilleurs Villes du

Royaume, où la severité des preuves, qu'il faut subir, pour y être reçû, éloigne les faux Medecins, & sans cette grande precaution, il y auroit cinq cent Medecins dans Lyon, où le College n'est composé, que de dix-neuf.

Le second motifs, qui m'a obligé d'écrire, est pour arrester les faux bruits de peste, qui se sont répandus jusques à present dans le Royaume, & dans les pays étrangers, où ces terreurs si mal fondées, ont failli à desoler nos Provinces. En effet si nos voisins, qui nous fournissoient du bled, & qui commençoient à craindre, eussent par malheur pris l'épouvante, dans un temps auquel il n'y avoit point de bled à Lyon, nous serions tous morts de faim, car nous n'avions que la Provence, pour toute resource, qui auroit cessé commerce, & se seroit retirée.

Triste solum, sterilis sine fruge, sine arbore tellus. Ovid.

C'est pourquoy les puissances ordonnerent, que le College des Medecins de Lyon s'assembleroit incessamment, pour r'assurer le Peuple, & empescher que ces dangereux bruits ne fussent répandus dans le Royaume, & dans les Pays étrangers, qui commençoient à cesser commerce avec nous, dans la pensée, que le mal étoit plus grand qu'on ne l'écrivoit. Ces frayeurs sont dissipées, le mal est fort diminué, il n'y a plus de mortalité extraordinaire, on commence à cesser de craindre, & l'automne, que l'on apprehendoit tant, est déja fort avancée, tellement, que ceux, qui restent apres avoir tremblés avec raison, en sont quittes pour la peur.

Extimui, sensique metu riguisse capillos,
Et gelidum subito frigore pectus erat.

Approbation de Messieurs de-Rhodes vice-Doyen du College des Medecins de Lyon, & Marquis ancien procureur dudit College, Conseiller, & Medecins ordinaire du Roy.

Les fiévres malignes ont regné pendant toute cette année, avec tant de violence, & ont causé des morts si frequentes, dans les plus considerables familles de cette ville, que tous ces malheurs ont obligé les Phisiciens, & les Medecins d'employer leurs soins, & leurs études, à la recherche de ces pernicieuses causes, pour en découvrir les remedes.

Plusieurs ont condamné la saignée, dans le commencement ; qui l'ont approuvé dans la suite, afin d'arrester la violence des inflammations, & des hemorragies, qui ont été si violentes dans ces terribles maladies, ou la purgation, & l'emetique ont eû leurs critiques, & leurs sectateurs, aussi bien que les vesicatoires, & les cordiaux.

Tous ces grands remedes sont inutiles, si un sçavant Medecin, n'en dirige l'application par ses lumieres, suivant la qualité du mal, les differens sympthomes, qui changent souvent les indications, pour s'accommoder au temperament, aux forces, & à l'âge des malades, qui en doivent regler l'usage.

Tant de personnes ont si mal à propos censuré la conduite des Medecins sur ces remedes qui sont les seuls, & les veritables, dont on peut se servir en la guerison de ces fiévres malignes, quoy que toutes, ne le soient pas, que ces mauvaises raisons ont determiné Monsieur Panthot Doyen du College des Medecins de Lyon, à donner au public des sçavantes reflexions, qu'il a fait sur ces maladies populaires.

Il en a recherché les causes avec tant de penetration, & de modestie, il a explique si utilement le temps, les circonstances, & l'occasion de la saignée, de la purgation, de l'emetique, des autres remedes, & des cordiaux, que les moins éclairés travailleront à l'avenir, avec plus de succés à la guerison de ces dangereuses maladies

Nous pouvons dire à son eloge, qu'il n'a rien oublié, de ce qui peut éclaircir un sujet si difficile, & si obscur de luy méme, dont le public luy sera eternellement obligé, c'est veritablement un grand bien d'avoir donné ses reflexions avec tant d'art, & de methode, sur la theorie, & la veritable pratique des fiévres malignes, qui ont été la desolation de cette ville, du Royanme, & de plusieurs parties de l'Europe.

DERHODES. MARQUIS.

Approbation de Noël Falconet, Ecuyer, Conſeiller, Medecin ordinaire du Roy, nommé par Monſeigneur le Chancelier, pour examiner dans cette Province les livres de Medecine.

Sur les Reflexions compoſées par Monſieur Panthot Doyen du College des Medecins de Lyon.

QUelque generale que puiſſe être la cauſe de ces dernieres fiévres, qui avoient beaucoup de rapport avec celles, qui ravagerent le Peloponeſe dans le temps de Thucydide. Monſieur le Doyen nous apprend que les differens ſujets, ou ce feu s'alume, doivent determiner les Medecins, à une differente conduite pour le regime de vivre, & pour les remedes : cet ouvrage eſt plein d'erudition, de tres curieuſes obſervations, & en tout eſt tres conforme aux principes de la Medecine. A Lyon ce 27. Octobre 1694.

FALCONET.

APPROBATION.

JE ſoubſigné Docteur en Theologie, de la maiſon & Societé de Sorbonne, ay leu, *les Reflexions ſur les fiévres*, qui ont regné depuis la fin de l'année 1693. juſques à preſent, leſquelles ſont conformes aux principes de Phiſique, & de Medecine, & ne prejudicient, ny à la Religion, ny à la Theologie.

Je ne peux aſſés loüer la beauté du ſtile, & la politeſſe du langage, qui ne me donnent pas un moindre ſujet d'admiration, que l'érudition des matieres, qui ſont contenuës dans ce petit ouvrage, pour l'utilité du public. Il merite auſſi l'honneur de paroître ſous l'illuſtre nom du grand Seigneur, auquel il le dedie. A Lyon ce 28. Octobre. 1694.

COHADE.

PERMISSION.

VU les Approbations des Sieurs Cohade, & Falconet. Je conſens qu'il ſoit permis à Jacque Guerrier Marchand Libraire en cette Ville, de faire imprimer un livre contenant environ deux feüilles, qui a pour titre, *Reflexions ſur les fiévres qui ont regné depuis l'année* 1693 *&c.* avec deffences à tous autres, en tel cas requiſes & accoutumees. A Lyon ce 29. Octobre. 1694.

DEGLATIGNY.

CONSENTEMENT.

VU le conſentement du Procureur du Roy, permis d'Imprimer les dites *Reflections ſur les Maladies du temps*. Fait à Lyon ce 29. Octobre. 1694.

DULIEU.



REFLECTIONS
SUR L'ESTAT PRESENT
DES MALADIES,

QUI REGNENT DANS LA VILLE DE LYON, Dans ce Royaume, & en diverſes parties de l'Europe, depuis la fin de l'année derniere 1693. juſques à preſent.

CHAPITRE. I.

Mali timor, maximum ſæpe malum eſt. Pline.

L'ESPRIT de l'homme a toûjours été ſi peu ſemblable à luy-même, & ſi facile à s'emporter dans la diverſité des ſentimens dont il eſt prevenu, que ſans ſe conſulter ny reflechir ſur ſa foibleſſe, il devient induſtrieux à ſe former des maux qu'il ne reſſent pas.

C'eſt pourquoy il reſiſte ſi peu dans les occaſions où il doit ſe ſervir de ſon raiſonnement, que les derniers moins ſenſibles, ſont ordinairement les plus grands, qui l'obligent dans ſon humeur inegale & craintive d'exagerer ſon infortune pour s'affliger davantage, & fait un monſtre d'un mal qu'il ne connoit pas.

Degeneres animos timor arguit.

L'Etat present de la santé publique nous fournit un exemple trop évident de cette reflexion sur les maladies populaires qui regnent depuis une année, non seulement en cette ville, dans tout le Royaume, mais encor en plusieurs endroits de l'Europe, où la mortalité porte la terreur, & augmente la crainte dans l'esprit des plus resolus. On les fait aussi passer pour des nouveautés inconnuës, & d'un caractere bien different de celuy qui leur convient, afin de grossir les idées d'un mal, qui seroit moins considerable, si l'on vouloit se conformer au sentiment des sçavans, & s'épargner des peines inutiles.

Abstulerat vires corporis ipse timor.

Il faut convenir que ces fiévres dont on parle si diversement, & si j'ose le dire fort mal à propos, sont de même nature que celles, qui arrivent toutes les années rarement en Eté, & ordinairement en Automne, quand le Soleil s'éloigne de nous, & que la transpiration commence à manquer par le retour du froid. Celles qui ont causé tant de mortalité cette année, ont attaqué indifferemment toute sorte de personnes, sans distinction d'âge, de sexe, de temperament, & de saison, où les plus robustes ont moins resisté que les foibles, les femmes y ont été moins sujettes que les hommes, les pauvres, que les riches, & les Religieux que les gens du monde : j'en expliqueray les raisons dans la suite.

Ces maladies differentes en degré de malignité se manifestent diversement, suivant la grandeur de la cause, & la disposition particuliere des sujets dans lesquels elles prennent leur naissance, & commencent toûjours de deux manieres peu semblables, car plusieurs se manifestent tout d'un coup, & d'autres se declarent dans la suite, aprés avoir donné des marques, les premiers jours d'une fievre simple & ordinaire. Celles du premier ordre paroissent tout d'abord avec une violente douleur de tête, où l'assoupissement, un grand mal de cœur, une envie continuelle de vomir, & plusieurs vomissent, un accablement insupportable, & le signe le plus essentiel est un petit poulx, comme un filet, concentré, fort inegal, avec des mouvemens

convulsifs; & il leur arrive plûtôt ou plûtard des eruptions sur la peau, qui sont rarement critiques & de bonne augure dans les commencemens.

Celles du second ordre naissent comme les autres fiévres, & ne sont point accompagnées dans les premiers jours d'aucun accident suspect, ny douteux, qui marque la mauvaise qualité, & donne lieu de craindre la destinée où tombent ceux, qui en sont attaquez. Elles commencent aussi comme les fiévres ordinaires, & aprés le septiéme ou environ elles se declarent, & changent de face, le poulx se retire & devient inegal, ensuite les mouvemens convulsifs arrivent, les exanthemes, la reverie, ou l'assoupissement plus ou moins profond, suivant la violence & la force de la malignité.

CHAPITRE. II.

Des Causes.

ON peut attribuer cette maladie à trois causes, à deux particulieres, & à l'universelle. La premiere est la mauvaise nourriture que la disette produit & entraine avec elle, dans un temps où peu de gens ont eu à choisir, car on a mangé ce que l'on a pû trouver, bon ou mauvais. La seconde est le grand hyver, qui a été des plus longs & des plus violens, qu'on aye ressenti depuis plusieurs années. Aussi a-t'il beaucoup contribué aux maladies, qui forment le sujet de nos plaintes, & de nos malheurs.

Ces deux causes sont tellement connuës de tout le monde que personne n'ignore que l'on a mangé à la fin de l'Eté dernier 1693. du pain fait avec des farines échauffées & alterées, qui ont produit beaucoup de corruption dans les corps de ceux qui en ont usé. Peu de personnes en ont été exemptes, car il n'y en avoit pas d'autres. Ces bleds, ou ces farines échauffées & gâtées, ont été le principal fondement de cette pourriture, qui a excité dans les corps de si dangereuses dispositions, & les premieres semences de cette malignité, d'où tant de maux ont pris naissance.

Les marques évidentes de la pourriture ont paru dans la grande quantité de vers, que les malades ont jetté par la bouche, par le ventre, & aux evacuations faites par les mêmes voyes, avec une puanteur, & une infection insupportable. L'on ne peut attribuer ces productions qu'aux alimens corrompus, puisque le sang & les autres humeurs suivent la qualité de la nourriture, qui produit d'aussi méchans effets qu'elle contient plusieurs parties vicieuses, que la nature n'a pû vaincre pour les perfectionner.

Mais pour mieux éclaircir les moyens de connoître cette pourriture, il faut convenir qu'outre les dispositions particulieres du sujet prêt à se corrompre, il y a deux causes generales, qui contribuent extremement à la production de ces dangereux effets, par des qualités absolument contraires. Le froid, & le chaud sont les deux mobiles de toutes ces alterations suivant leurs applications differentes, & la violence de leur activité, qui contribuent entierement à la dissolution des corps, qu'ils affectent violemment dans leur excés.

Personne ne peut douter des pernicieux effets de la chaleur excessive, qui environne les corps disposés à ces impressions vicieuses, lorsqu'elle fait par sa vehemence une evocation des principes actifs, & passifs, proportionnée à son activité pour les corrompre & les detruire : elle divise principalement les sels des souffres, capables de preserver par leur union les corps de la pourriture, & par cette division ils deviennent fœtides & puants, c'est pourquoy pendant que l'Eté dure, la viande se corrompt si promptement & rend une odeur si mauvaise, car les souffres font les odeurs, & les sels les saveurs bonnes, ou desagreables.

Il n'est point de corps dans toute la nature sujet à se corrompre, qui ne ressente les pernicieux effets de cette chaleur excessive, pour y trouver sa destruction dans la violence de cette cause. C'est aussi dans l'excés de ces alterations, qu'ils pourrissent, qu'ils changent de nature, & qu'ils retournent à leur premier principe, pour passer de l'état des corps composés à celuy des simples, qui les reduiroit par la pourriture au neant, s'ils ne trouvoient un suffisant obstacle dans le premier suppost de la matiere.

Le froid n'eſt pas une moindre cauſe de la pourriture , & de la malignité que la chaleur exceſſive ; toute la Philoſophie convient hautement qu'il retient dans tous les corps , & principalement dans les animés beaucoup d'excremens , & charge tellement la nature, qu'elle ne peut rejetter cette quantité d'impuretés , qui pourriſſent facilement en cet état. Il affoiblit auſſi beaucoup la chaleur naturelle , empêche la filtration , & la circulation des humeurs , il arrête leur cours ordinaire , & ne pouvâns être diſſipées , elles tombent dans la plus dangereuſe corruption , & la plus maligne pourriture.

Quæ calido , humidoque loco manent , & non diſſlantur facile putreſcunt.

Ces fiévres qui ſont aujourd'huy l'effray , & la terreur de tout le monde, ont commencé avec la mauvaiſe nourriture , & enſuite par cette derniere cauſe , qui a colligé , & ramaſſé tant d'excremens, & d'humeurs corrompues, de differente nature bilieuſes, melancholiques , pituiteuſes , & ſereuſes , ou ſuivant les Modernes des recremens nitreux , ſalins , ſouphrés , lymphatiques, & terreſtres. Quand toutes ces impuretés ont croupi longtemps, ſans que la nature aye pu les ſeparer des humeurs alimentaires, ce confus amas fait une pourriture par l'effet d'une fermentation vicieuſe , qui cauſe la malignité & produit ces fiévres dont la violence ravage les Villes, & les Campagnes dans la plus grande partie de l'Europe.

C'eſt la raiſon pourquoy l'hyver eſt l'ennemi de l'homme , puiſque les excremens , & la pourriture dont les corps ſe rempliſſent, pendant ſa violence ſont le premier degré de malignité, laquelle augmente chaque jour, & le ſang , qui s'aigrit en perdant ſes eſprits devient plus propre à détruire la nature , qu'à la conſerver. C'eſt pourquoy les peſtes, qui ont commencé en hyver , ont été les plus dangereuſes , & les plus mortelles , parce qu'elles ont trouvé les corps diſpoſés à recevoir l'impreſſion de la pourriture, & de la malignité, lorſque rien n'exhale , rien ne tranſpire, & tout ſe pourrit.

Ce froid n'eſt pas ſeulement l'ennemi de l'homme , mais encor de toute la nature, qui ſouffre dans ſa violence la deſtru-

ction & le mal invincible de sa fecondité ; elle perd aussi ses plus beaux ornemens, puisque rien ne pousse, rien ne produit, tout gemit au milieu des frimats, & tant de corps florissans dans la chaleur, y trouvent une mort certaine. Il arrête le cours des biens de la terre, qui pousseroient avec trop de precipitation, sans l'opposition de ce puissant ennemy, & seroient detruis par les gelées printanieres, ce qui arrive souvent en ces climats sujets à ces inegalités & à ces revolutions.

Les principales dispositions de ces maladies viennent de loin, & sont conceues depuis long temps, quoy qu'elles éclattent, & se manifestent successivement tous les jours, particulierement depuis le retour du Soleil, lorsque les humeurs ont ressenti le mouvement qu'il excite dans nos corps, toute la Philosophie convient que ce pere universel de la nature ne vient que pour la favoriser, & luy rendre sa fecondité ordinaire pour nous combler de ses tresors & de ses faveurs tant desirées & si necessaires.

Neanmoins il arrive souvent que parmy tant de bienfaits, il produit dans les corps mal habitués un bouleversement universel, par une fermentation vicieuse d'un sang impur colligé depuis long temps, & fort disposé à se corrompre. C'est de là que nous voyons naître tant de maladies, & de malheurs, que l'on attribuë simplement à son retour sans reflechir à la mauvaise qualité du sujet qui le ressent, & qui en souffre, pour n'avoir pas les dispositions de recevoir ses faveurs l'on dit aussi.

Ver est bene sanum, bene sanis, & male sanum male sanis.

On a donc eu grand sujet de croire, que les fiévres qui regnent depuis la fin de l'année passée 1693. ont été causées en partie par la violence, & la longueur du froid excessif, lequel joint à la mauvaise nourriture, & à la famine ont causé tant de maux, puisque tous les Philosophes conviennent comme j'ay déja remarqué qu'il bouche les soupiraux, & les voyes insensibles de la transpiration, c'est pourquoy il renferme dans les corps beaucoup d'excremens destinés à passer par les pores, qui se corrompent & se pourrissent incessamment, de sorte que plus

l'hyvert eſt long & violent, il produit des maladies plus dange-reuſes.

CHAPITRE. III.

De la cauſe univerſelle.

LE mal a duré trop long-temps, & a été trop univerſel, puis qu'il y a eu pluſieurs parties dans l'Europe, où il s'eſt produit, & a fait de trop grands deſordres, pour l'attribuer ſeulement à ces cauſes particulieres, & ne recourir pas aux celeſtes, dont les mauvais aſpects, & les malignes influences ſemblent avoir beaucoup de part à tous ces maux. Car enfin eſt-il poſſible qu'ils ſe ſoient repandus en tant de lieux, & ſi éloignés, les uns des autres, ſans que les cauſes univerſelles que nous admirons avec tant de raiſon, & de juſtice, n'ayent contribué à ces malheurs.

Je ne pretend pas decider icy cette grande, & fameuſe queſtion de l'influence particuliere des aſtres, & des effets ſinguliers, que pluſieurs eſtiment en provenir, qui ne trouvent parmy les corps ſublunaires des cauſes aſſez efficaces, pour expliquer tant de merveilles, dont les vertus ſurpaſſent celles des corps elementaires. Je dis ſeulement, que ſi l'on doit prendre un parti dans une queſtion ſi difficile à decider, que la preſomption eſt pour celuy de l'influence, que tant d'exemples, tant d'enignes, & tant de difficultés le marquent & l'indiquent, dans l'impuiſſance, où eſt l'eſprit de l'homme, de trouver de meilleurs raiſons.

En effet il ne faut être ny Medecin, ny Philoſophe, pour comprendre, qu'il y a quelque dependance, ſous laquelle les corps ſublunaires, vivent ſujets aux influences des aſtres, & des étoiles, qui reglent le cours de nôtre vie dans la ſanté, & dans la maladie, dans la felicité, & dans l'infortune, & nous elevent aux plus rares talens de l'eſprit, où nous abbaiſſent, pour remper dans une ſtupidité égale à celle des brutes.

Ariſtote a decidé la difficulté, & a demontré l'effet de cet-

te dependance en ces quatre mots. *Sol & homo generant hominem.* Le Soleil, & l'homme engendrent l'homme, le premier comme cause universelle, & le second comme cause particuliere.

Hypocrate dans ce beau livre intitulé *de aere, locis, & aquis,* nous apprend comme les astres, & leurs differens aspects affectent nos corps, quels sont les equinoxes, & les solstices les plus à craindre, les changemens, & les maladies qu'ils produisent, & combien les corps mal habitués souffrent, ou risquent dans ces regulieres interfections.

Qui produit de si rares, & surprenans effets dans toute la nature, qui donne tant d'admirables qualités à plusieurs Enfans nés du même pere, & de la même mere. L'un est naturellement un excellent Poëte, & l'autre un grand Orateur. L'un est né pour les Arts, & l'autre pour les Sciences. L'un pour la memoire, & l'autre pour le jugement. L'un pour la Scholastique, l'autre pour la Chaire. L'un pour le Cabinet, l'autre pour le Barreau. Tous ces dons si merveilleux semblent être les effets incontestables de l'étoile.

Mais enfin est-il possible, qu'un nombre infini de corps lumineux, tant d'étoiles, de planettes & de constellations n'ayent été faites, que pour briller sur nos têtes, & servir d'ornement à ces beaux lambris assurés. Peut-on s'imaginer qu'ils n'ayent aucune relation par leurs influences continuelles à nos constitutions particulieres, & sur un nombre infini d'effets impenetrables, que l'on ne sçauroit rapporter aux principes, qui nous composent.

Le Docte Cardan, le sçavant Alstedius, l'ingenieux Tostat, le profond Somaise, le grand Scaliger, le fameux Vossius, & tant d'autres, qu'il est inutile de rapporter icy. Ont-ils écrit tant de livres, & de volumes, fait de si rares observations, & mis au jour de si grands ouvrages sur la dependance, sous laquelle nous vivons avec les corps celestes, si ces illustres, & sçavans hommes n'avoient pas reconnu l'utilité, & la necessité de cette proposition, que plusieurs nient, parce qu'ils ne la peuvent comprendre, ny penetrer.

Peut-on douter que les astres ne donnent de la fecondité ou

ou de la sterilité à toute la nature par leur influence, qui fait l'abondance, où la disette, puisque la terre est toûjours disposée à produire. Pourquoy manquons nous de bled, de vin, de foin, & de tous les autres biens de la terre, sans que l'on puisse attribuer ce manquement au chaud, au froid, au sec, & à l'humide, ny à tout ce que le raisonnement des Philosophes, & des plus habiles agricultes peuvent inventer.

Je suis persuadé sans prendre aucun parti, que ceux, qui nient si hautement cette dependance, n'ont pas de meilleurs raisons, que ceux, qui l'admettent, par le seul sentiment de la presomption, sans oser decider la difficulté, qui n'est connuë, que du grand Maître, qui a tout creé. Ceux donc, qui suivent leur opinion particuliere, sans autre fondement, & qui en veulent disputer hautement, nient toûjours sans hesiter, ce qu'ils ne peuvent comprendre. *Et mundum tradidit Deus disputationi eorum, ut non inveniat homo opus, quod operatus est Deus ab initio, usque ad finem* Ecclesia. 3.

Laissons-là les astres venons à nôtre sujet, contentons-nous d'admirer, ce que nous ne pouvons connoître, & disons que rien au monde n'est plus capable de nous persuader, que le Soleil, & tous les autres corps lumineux, ne se levent, ne se couchent, & ne brillent dans les Cieux, que pour donner une heureuse fecondité à toute la nature, puisque tant de revolutions, que nous ne pouvons comprendre semblent partir de leurs influences, ceux qui en sçauront davantage nous l'apprendront.

CHAPITRE. IV.

De la cause conjointe, & de l'essence de la malignité.

Le caractere de cette malignité, & la connoissance, que l'on s'est efforcé de donner sur sa disposition particuliere, a été jusques icy l'écueil de la Philosophie, & de la Medecine, où plusieurs, pour se distinguer l'ont attribué à differentes causes. Premierement à l'excés de la pourriture, & l'on dit à ce sujet, *que malignitas est summa putredinis.* Les autres suivant les

nouvelles opinions ont estimé, que la cause prochaine de ces fiévres malignes, est un sel arcenical, ou un acide coagulant, qui éteint les esprits, mortifie la chaleur naturelle, & fait des gangrenes, quand il est arrivé au supreme degré, qui fait la maligni é. *llud est ignotum, per aque ignotum.*

Cette pernicieuse cause est si fort inconnuë, qu'Hypocrate même, le plus grand homme, qui ait jamais été, & l'esprit du monde le plus penetrant, n'a pas eu honte d'avoüer sa foiblesse, & de dire que la cause de cette malignité, où tant de sçavans se sont efforcé de penetrer, est quelque chose de divin, & d'incomprehensible, en ces termes. θεῖον τὶ, *divinum quid*, que les Anciens, & les Modernes ont regardé comme une des plus étonnantes énigmes de la nature, & une difficulté absolument inexplicable.

Mais comme il seroit inutile de s'arrêter plus long-temps à la recherche d'une question si obscure, que l'on peut comparer au puis de Democrite, dont on n'a jamais pû trouver le fond, arrêtons-nous au sentiment d'Hypocrate, & passons aux circonstances particulieres, qui ont donné lieu aux beaux esprits d'exercer leurs raisonnemens, & leurs meditations.

CHAPITRE. V.

Des circonstances que l'on a observé en ces fiévres malignes.

L'On a été extrémement surpris des circonstances, qui ont accompagné ces fiévres malignes, dont la violence, & le peril ont été l'étonnement, ou la terreur des plus fermes, & des plus intrepides, puis qu'elles n'ont épargné ni âge, ni sexe, ni temperament, ni saison, ni pauvres, ni riches, pas méme ceux, qui travaillent à les prevenir avec beaucoup de soin, & d'exactitude, sans pouvoir les eviter avec ces precautions, parce qu'il y a long-temps, que les racines en sont jettées; c'est pourquoy l'éloignement, & la campagne ont été inutiles à plusieurs.

En premier lieu, ce qui a causé plus d'effray est la mortalité, qui a fait trembler tout le monde, à l'aspec de tant de morts, de

mourans, & de malades ; en effet la mort eſt le dernier de tous les maux, & il n'eſt perſonne de bon ſens, que des exemples auſſi funeſtes ne jettent en de mortelles craintes, apres tant de ravagés. Les plus ſages n'ont-ils pas ſujet de ſe dire *nam tua res agitur vicini dum domus ardet.*

On apprehenderoit à moins d'étre envelopé dans le nombre des malheureux, puiſque ceux qui paroiſſoient les plus ſains, & qui montroient avoir plus de vigueur ont été les premiers pris, & les plus malheureux.

Sur cet article de la mortalité, on a eu raiſon de trembler, puis qu'il n'y a rien de ſi effroyable, que la mort ; cependant on auroit plus de ſujet, & de raiſon de craindre tous ces funeſtes changemens, ſi on n'avoit pas veu en ſemblables maladies, de plus grands deſordres, & mourir plus de monde ; mais parce que les derniers malheurs, quoy que moindres font oublier les premiers, on veut bien ne faire aucune reflection ſur les raiſons, qui ſeroient capables de conſoler, pour s'abandonner à la foibleſſe, que produit la crainte de mourir.

Fortitudinis contrarium timor.

Veritablement on ne doit pas être autant ſurpris de cette mortalité, qu'on le témoigne, ſi l'on fait quelque reflection, non ſeulement à la conjoncture d'un tres long, & d'un tres violent hyver, mais encor à celle du pain, & de la viande, qui n'ont pas fourni une bonne, & ſalutaire nourriture pendant pluſieurs mois. On peut dire, comme il eſt vray, que l'un & l'autre n'ont été d'un goût, & d'un ſuc auſſi exquis, que les années precedentes, car on ne peut nier que le bêtail, n'ait beaucoup ſouffert, & que dans le temps de la ſterilité, les grains, les fruits, & les fourrages ne perdent beaucoup de leur naturelle bonté, ce qui a contribué extremement à tant de maux.

Dans la ſterilité la terre ne produit qu'avec peine, quoy qu'elle ſoit la mere nourrice, & la matrice preſque univerſelle de la nature, dont la fecondité s'affoiblit, & ne communique pas en abondance le ſuc alimentaire à ſes productions, ſoit qu'elle n'ait pas été excitée par les heureux aſpects des aſtres, qui fertiliſent, où ils influent favorablement, ſoit que les ſels qui la ren-

dent abondante ayent été lavés,& emportés par les longues pluyes, où qu'ils ayent été retenus par la secheresse, & par le defaut du vehicule,sans lequel la nourriture ne peut entrer dans les racines, & se communiquer à l'arbre,où à la plante. *Sal impinguat terram*.

On demande pourquoy la mortalité a été plus grande chez les riches, que chez les pauvres, qui ont souffert non seulement la faim, mais encor le froid,dont la violence est un plus grand mal, que la necessité de manger. On répond en premier lieu,que par l'obligation où l'on est d'agir en ses affaires, & de sortir, tout le monde a ressenti extraordinairement la rigueur du froid, qui a produit en plusieurs la disposition particuliere de contracter des grands amas de pourriture,& la malignité dont on a tant épreuvé les mauvaises suites, *penetrabile frigus adurit*.

On adjoute de plus, que les riches n'ont pas souffert la faim, que rien ne leur a manqué; mais que les superfluités provenues de la nourriture abondante, & des mauvais sucs, ont fourni matiere à cette grande corruption, qui a eu le temps de contracter, dans la longueur, & la violence de l'hyver, des nouveaux degrés de pourriture, comme nous avons remarqué par la grande quantité de vers, que les malades ont jetté par la bouche, & par le ventre, cette pourriture a causé la malignité, que le Soleil a fait éclatter, & répandre, par le mouvement qu'il donne aux humeurs retenues, lors qu'à son retour, il échauffe,& met en fermentation ces matieres degenerées,ou reside la qualité maligne, qui a été la seule cause d'un si grand nombre de malades, & de morts, que toute la medecine n'a pu tirer de ce malheur, malgré tous les soins, que l'on a pris de détourner l'orage.

Les pauvres,au contraire ont eu si peu à manger, que les corps épuisés par la longueur, & la violence d'un jeûne forcé, ont plus souffert de l'inanition, que de la plenitude, & l'on ne peut pas dire,que cette inanition soit la cause des fiévres malignes, puis que dans cette disette le corps a été si peu nourri, qu'il n'y a point eû de superfluités capables de produire des humeurs nuisibles. C'est pourquoy les pauvres ont été rarement attaqués de ces fiévres malignes, & ont échappé plus facilement, que les

riches, qui ont vécu dans l'abondance de toutes les commodités de la vie, ce qui a causé la surprise de ceux, qui n'y ont pas fait beaucoup de reflection.

Il est pourtant mort un tres grand nombre de pauvres, pour avoir souffert toutes les rigueurs, & les injures du temps, & principalement par la mauvaise qualité de la nourriture, qui cause toûjours, méme dans la petite quantité de tres pernicieux effets, parce que les humeurs suivent la qualité des alimens; Car s'il arrive qu'ils soient de bon suc, & de facile digestion, ils produisent un sang louable, & salutaire. Que s'ils sont mauvais, ils fournissent matiere à la reproduction d'un sang impur, & corrompu, qui degenere facilement en pourriture, & devient la matiere prochaine de ces productions malignes, sans qu'il soit necessaire de recourir aux éloignées, & aux extremes, pour en expliquer les mauvaises suites.

On demande pourquoy les hommes, méme les sains, & les robustes, ont êté plus sujets aux fiévres malignes, & qu'ils sont morts en plus grand nombre, & plus promptement, que les femmes, qui sont plus delicates, moins fortes, plus humides, & d'un temperament plus disposé à contracter les maladies. Les hommes au contraire sont robustes, vigoureux, doués d'une nature plus parfaite, & qui excelle par dessus ce sexe plein d'infirmités. Les principes de la vie sont aussi plus actifs, & la nature perfectionne en luy, avec tant de vigueur ses actions, & tout ce qui le compose, qu'il doit être moins sujet aux maladies, quand il vit dans les termes de la sobrieté, & qu'il n'abuse pas de son temperament.

On répond, qne les hommes, quoyque plus forts, & plus vigoureux, ont êté plus sujets à contracter ces maladies, parce que la vie dereglée, la debauche, les grandes applications aux affaires, les veillées, les exercices violens, les voyages, les mauvaises dispositions habituelles, ou acquises dereglent, & changent tellement le temperament, que les meilleurs alimens degenerent, & se corrompent; de sorte que la mesure se remplit de toutes parts & cet amas d'impuretés, qui renaissent chaque jour, fait un infection, & une pourriture capable de produire toutes les

maladies imaginables,particulierement la fiévre maligne,& tous les malheurs, qui la suivent ordinairement.

On demande pourquoy ces morts subites, meme aux plus robustes, & aux plus vigoureux, qui semblent joüir d'une santé inebranlable, neantmoins ils sont peris si promptement, qu'ils n'ont pas eu le temps de se reconnoistre, ni de penser à eux; d'autres ont resisté quelques jours, dont la moitie est suffoquée, & l'autre est échappée au grand étonnement de tout le monde. On prie le lecteur de lire la decision de cette difficulté avec attention, car ell'est particuliere pour l'honneur des Medecins, & pour fermer la bouche à la medisance des personnes, qui jugent de toutes choses aveuglement, ou par caprice, parce qu'ils ne regardent que le succés.

On répond à cette grande question qu'il n'y a pas également de la malignité dans toutes les fiévres, & dans tous les sujets,elle a plusieurs degrés, & une grande étendue, dont le jugement n'est connu, que des Medecins, comme l'on verra plus amplement dans la suite; De maniere que ceux, qui sont peris subitement les premiers jours,ont été accablés par l'excés de la magnité, qui a été si grande, que tous les secours de l'art, & de la nature, n'ont point été capables d'en arrester le cours,& la violence,c'est pourquoy les plus forts, & les plus sains en apparance en sont morts.

Il est constant,qu'il n'y a point de maladies plus dangereuses, que celles, qui arrivent aux personnes, qui n'ont jamais été malades, ou fort rarement, parce, qu'ils sont tombés pour avoir negligé leur santé long temps, ou parce qu'ils se sont abandonnés à des excés, qui leurs ont attiré ce malheur. Ceux qui joüissent d'une santé parfaite se croient immortels, & n'en connoissent le prix qu'apresl'avoir perdu; cet état trompeur, qui surprend ceux qui se confient trop à eux-mémes, les jette dans un aveuglement, qui ne leur permet pas de reflechir sur la mauvaise conduite, où ils s'abandonnent. Hippocrate en fait un juste prognostic en ces termes.

Habitus exercitatorum qui ad summum bonitatis pervenit malus, cùm enim, non possit ascendere in melius, reliquum est ut decidat in deterius.

Ceux qui ont resisté quelques jours, c'est à dire plus long-temps, avoient mediocrement de malignité, dont la moitié est perie, & l'autre est échappée. Les gueris se sont tirés de ce mauvais pas, parce qu'ils avoient les parties nobles, saines, bien constituées, & qu'ils ont êté secourus avec beaucoup de soin. dans ce nombre plusieurs, qui n'avoient pas le moyen d'avoir tous les secours necessaires, avec quelque assistance sont échappés par la force, & la vigueur de leur temperament naturel, sain, & robuste.

Natura est morborum medicatrix.

Ceux qui en sont morts, & dans lesquels on n'a reconnu, que mediocrement de malignité, se sont deffendus autant que la foiblesse de leur temperament l'a pu permettre. Mais comme suivant toutes les apparances, ils avoient quelque partie noble detruite & mal affectée, quoyque bien secourus, ils sont peris, & ont cedé aux mauvaises dispositions, qui ont precedé la maladie, & qui les ont rendu incapables de resister à l'excés de la malignité, qui les a detruit.

C'est là où l'on blame si mal à propos la conduite des Medecins, sans autte consideratiõ, que celle du mauvais succés, & d'un malade mort, qui fait crier tout le monde, & l'on n'hesite pas de dire tout haut, c'est un ignorant, qui l'a tué, il ne le falloit point saigner, ni luy donner de l'emetique. C'est ainsi que l'on insulte celuy, qui s'en est mélé, & personne ne dit, hors d'un miracle on ne pouvoit guerir cette maladie, parce que les principes de la vie sont ruinés, par une disposition incurable, que tous les remedes du monde n'auroient pas la force de guerir. On n'a pas donc raison de le blamer. N'importe *sic vivitur.*

Nullus est bonus medicus in domo, in qua æger moritur.

Sur l'article des femmes on répond, que pour la plus grande partie, elles sont naturellement plus reglées, & moins sujettes à tomber dans l'excés de la débauche, ou dans tous les autres, qui détruisent la santé, & contribuent incessamment à la production des superfluités, & des excremens, d'où naissent les maladies habituelles, & accidentelles. C'est la raison pourquoy les dispositions, qui les precedent sont moindres aux femmes, plus rete-

nuës dans leur conduite, car naturellement elles se contentent de peu, & ne sont pas d'un temperamment si dereglé, ny portées aux excés, comme les hommes.

Mais comme il n'est point de regle generale, qu'elle n'aye son exception, ma proposition ne s'etend pas à celles dont l'excés passe les bornes, & les limites du temperamment de leur sexe, ny à celles, qui vivent dans le dereglement peu conforme à la delicatesse de leur sexe. On n'entend parler que de celles, qui menent une vie reglée, & proportionnée à la foiblesse de leur constitution, incapable de supporter les excés, sans risquer des grandes maladies, & abreger leurs jours.

Outre la vie reglée, les femmes ont de plus la faculté de se purger, par les voyes de leurs ordinaires, qui sont des evacuations d'une quantité de sang superflu, que la nature excite, par l'effet d'une loüable separation. Ces mouvemens ont leur retour chaque mois, lorsque la nature surchargée par l'abondance, ou la mauvaise qualité du sang, qui seroit la cause infaillible d'une grande maladie s'il étoit retenu, elle employe toutes ses forces à se degager, par les voyes de la matrice, & se procurer une santé parfaite.

On demande pourquoy les Religieux ont été moins sujets à ces maladies populaires, que les gens du monde, & que sur le grand nombre, & la difference des Ordres, il en est mort trespeu. On répond que les grandes abstinences, les jeûnes, les veilles, & la mediocre quantité de nourriture qu'on leur donne, & à des heures reglées leur ôte l'occasion de se remplir d'humidités superfluës, & s'il en est mort, les plus zelés sont les premiers, pour avoir confessé avec trop d'assiduité dans l'Hôtel-Dieu, où ces maux sont plus violens, & plus faciles à contracter.

On publie mal à propos, & fort inconsideremment, que ces fiévres putrides, devenuës simplement malignes, par les causes, que nous avons énoncé au commencement de ce petit ouvrage étoient pestilencielles, & parce qu'on veut bien exagerer, & grossir le mal, on a supposé des accidens dont nous n'avons point veu d'exemples. Ces mauvais bruits on effrayé tout le monde, & particulierement les étrangers, qui commençoient à se retirer du

du commerce, si par un assemblée du College des Medecins de Lyon on n'eut êté rassuré du contraire.

On repond, qu'il n'y a pas eu jusques icy la moindre apparance de peste, & quoy qu'il soit mort un assés grand nombre de personnes, ce malheur ne suffit pas, pour establir la cause pestilencielle. Le principal caractere de cette maladie est la contagion, parce qu'elle se communique facilement aux personnes les plus saines, qui contractent le mal sur le champ, quand ils abordent les malades, sans les toucher; ce venin n'epargne pas même les animaux, & les oiseaux, qui tombent en volans.

Les Medecins, & les Chirurgiens perissent en cette occasion comme les autres, avec toutes leurs precautions, qui sont bien souvent inutiles, quand le mal est au point, auquel on l'a voulu exagerer. Nous n'avons pas ouy dire qu'aucun de ceux qui servent, & abordent les malades ayent contracté cette malignité, & en soient morts. C'est la plus forte raison, puisque les Medecins, qui entrent chez vingtcinq, ou trente malades chaque jour, sont tous en parfaite santé.

On demande si toutes les maladies, qui ont regné depuis la fin de l'année mille six cent nonante trois ont êté malignes. On repond que toutes les maladies, qui ont paru depuis une année, n'ont pas ête toutes malignes, quoy qu'à la premiere attaque on en fut tellement prevenu, que l'on fermoit d'abord portes, & fenebres, on doubloit le tour du lict, & les couvertures, on n'épargnoit pas le vin le plus excellent, *purum vinum sine aqua, est in corpore vere theriaca.* C'étoit un crime de parler de la saigrée, ni des autres rafraischissemens, & l'on peut dire qu'il en est mort plusieurs, qui ont êté êtouffés par l'excés de cette pernicieuse precaution; d'autres ont échappé parce qu'on y a êté assés à temps, pour les mettre dans le bon chemin, car ils estoient suffoqués par un cruel remede pire, que le mal même.

On demande si le pourpre, qui paroit dans les fiévres est toujours une marque de malignité. On répond, que le pourpre appellé du vulgaire senepon est une eruption de taches comme des morsures de puces, qui paroissent en quelque partie, ou par tout le corps. Ces rougeurs ne sont pas toûjours un mauvais signe,

ni une marque evidente de malignité, si elles ne sont accompagnées de quelque pernicieux-sympthome, comme de la reverie, de l'assoupissement, des convulsions, des syncopes, d'un mauvais poulx, & de plusieurs autres. Quand il n'y a aucun de ces accidens, le pourpre ne signifie rien, qu'une grande chaleur dans la masse du sang; il paroit même sans fiévre tres souvent, car nous voyons dans les chaleurs plusieurs personnes de tout âge, & de tout sexe, qui en sont entierement couverts, & courent les ruës en bonne santé. J'en diray davantage dans le chapitre de la saignée.

CHAPITRE. VI.

De la cure des fiévres malignes.

LA guerison de ces maladies ne consiste pas dans la quantité des cardiaques chauds, & penetrans, qui enflament souvent les humeurs, excitent des violentes fermentations, & des transports à la teste, dans un êtat, où elles sont disposées à concevoir, & à produire de pareils mouvemens. Il en faut eviter l'excés, & en prevenir l'usage immoderé, par la bonne nourriture, par les saignées, par les frequens purgatifs, & d'autres remedes, que je marqueray dans la suite, qui ôtent la cause, & degagent parfaitement.

La veritable Cure est celle, que les Medecins de Lyon observent avec tant de succés, il faut leur donner cet eloge, & dire qu'il n'est point de lieu dans le monde, ou la Medecine se fasse plus methodiquement, & avec plus de succés. Cet illustre compagnie en a toûjours soutenu si parfaitement l'honneur, & la dignité, par le nombre des sçavans, qui la composent, & la severité des actes, qu'on y observe, à la reception des collegiés, qu'elle a merité l'honneur d'estre le premier College du Royaume.

On peut dire sans exagerer, que rien n'échappe à leur sage cõduite, & que les maladies guerissables, par la bonne disposition des sujets, capables de recevoir les remedes, ne manquent ja-

mais de trouver une prompte, & heureuſe gueriſon,ou ſans doute ils periroient par la violence des accidens, s'ils n'étoient pas ſecourus avec autant de methode, & de vigilance. C'eſt là ou ils triomphent, & qu'ils ſe ſervént ſi à propos de leur lumieres, que rien ne paſſe leur penetration. Je n'ay point de termes,pour en parler avec aſſés d'eloge, & je ne crois pas d'être ſuſpec en la deffence de ma propre cauſe, ayant l'honneur d'être du nombre.

CHAPITRE. VII.

Sur la premiere circonſtance de la ſaignée.

L'Entrée de cette cure eſt ordinairement un lavement, apres lequel on met en deliberation ſi l'on doit ſaigner, ou s'il eſt mieux de s'en abſtenir. On a d'abord condamné tout d'une voix ce remede, ſur ce qu'on a jugé, que la qualité maligne eſteint, appauvrit, diminue les eſprits, diſſout une partie du ſang, coagule l'autre. par les acides vicieux dont elle abonde, retarde la circulation, emouſſe le ſentiment des parties,jette la nature dans la ſtupeur, & l'abbatement, qui la rend incapable de rien entreprendre pour ſa deffence.

Je ne combat pas ces ſentimens, ils ſont trop juſtes, pour les impugner; mais je dis qu'il y a des cas particuliers dans les fiévres malignes, & les plus malignes, où l'on ne peut ſe diſpenſer de tirer du ſang, quand même on ſeroit convaincu, que la peſte y ſeroit bien confirmée, nonobſtant la reverie, les bubons, les charbons, & le mauvais poulx, il faudroit ſaigner. Le premier eſt la difficulté de reſpirer cauſée par des ſympthomes pleuretiques, qui partent d'une diſpoſition inflammatoire du coſté, ou des poulmons, avec une diſpoſition prochaine de ſuffoquer. En cette rencontre, il n'y a point de raiſon,qui doive empeſcher le Medecin de recourir par la ſaignée comme à l'urgent, & au plus preſſé,qui eſt la neceſſité indiſpenſable de reſpirer,car il faut reſpirer ou mourir.

Vrgentiori occurrendum,cœteris interim non neglectis. Gal.

J'ay fait cette experiance en plusieurs occasions, avec tout le succés, que je me suis proposé, & particulierement à un Religieux Trinitaire jeune, & robuste, qui craignoit la saignée comme la mort, par les bruits, qui s'étoient repandus, qu'il ne falloit pas saigner en ces maladies. Il fut pressé d'une violente douleur au côté droit, dans une fiévre veritablement maligne, comme la concentration, & l'inegalité du poulx le marquoit, ce que la suite a fait connoistre entierement, lequel apres la forte resistance, que font tous ceux, qui sont prevenus contre ce remede, il y consentit enfin, gaigné par les raisons suivantes.

On ne peut nier, que la petite verole ne soit une fiévre maligne, & des plus dangereuses, puis qu'il en meurt presque autant, qu'il en échappe. Quand on en voit des marques, & qu'elle a peine à sortir, on saigne d'abord, & deux heures apres, elle pousse en abondance. C'est une experiance connüe des sçavans, & des ignorans persuadés, par ces merveilleuses suites, que tous les mouvemens, qui se passent dans nos corps trouvent cette facilité à la faveur de la saignée, dont le succés ne manque jamais de produire cet effet; c'est pourquoy il devoit tout esperer de ce remede aussi prompt, que salutaire.

Un moment apres la saignée il fut tout couvert de pourpre de tres mauvaise qualité, livide, & noiratre, qui l'auroit beaucoup effrayé, si la sortie de ces taches repandues par tout son corps, ne l'avoient pas soulagé parfaitement. Cependant le succés est un grand sujet de consolation, quand il est avantageux, & que la satisfaction d'un meilleur état, donne au malade un esperance favorable, dans un occasion, ou la crainte, & la grandeur du mal rependent une frayeur, que la foiblesse grossit.

Le lendemain la difficulté de respirer revint avec violence, mais, d'une force, qui ne souffroit point de remise, dans un temps, ou les maux donnent de mortelles frayeurs, mais comme la douleur pressoit beaucoup, elle l'obligea de consentir à une seconde saignée, par l'autre bras; le jour suivant par le pied, ce qui diminua beaucoup la doulour, & le mit en état de se servir des cordiaux temperés, & des applications anodimes, pour eviter d'autres saignées.

Tout cela fut executé ſi à propos, qu'avec les purgatifs reiterés ce R. P. a êté parfaitement retabli, en moins de trois ſemaines, au grand êtonnement de ceux, qui ne veulent pas ſaigner en pareilles occaſions, ou dans les autres cas extraordinaires. Cet exemple montre evidemment, qu'il ne faut point blamer la conduite des Medecins ſur la ſaignée, & ſur les autres remedes, qui ne peuvent être cenſurés, que par les ſçavans, & les perſonnes intelligentes dans la connoiſſance de la Medecine, car chacun fait ſa regle particuliere.

Qui non intelligunt artes, non mirantur artifices.

La ſaignée eſt un remede, qui ne produit pas tous les mauvais effets, que le monde mal informé publie. Il n'eſt point de ſecours dans la Medecine plus prompt, plus aiſé, plus facile, & qui degage mieux la nature, lors qu'elles eſt diſpoſée à faire quelque mouvement dans l'état naturel. Car elle avance les mois aux filles, & l'accouchement aux femmes toûjours heureuſement, ſi elle a precedé ſon entrepriſe.

Dans la maladie elle donne de l'air à la maſſe du ſang, & perfectionne les ouvrages de la nature, lors qu'elle travaille generalement à ſe degager, & à ſeparer la cauſe de la maladie. En particulier elle ayde à ſortir la petite verole à toute ſorte d'age, de ſexe, & de temperament, qui eſt une veritable fiévre maligne, quoyque differente de celle dont nous parlons, & dont l'evenement, eſt ſouvent incertain. En effet il eſt conſtant qu'apres la ſaignée la verole ſe repend par tout le corps en peu de temps, ſuivant la quantité de la matiere, que le corps renferme, & la grandeur de la cauſe, qui produit cette maladie.

Mais pour expliquer nettement ce parallele, & cette comparaiſon, je dis que ces deux maladies ſont fort differentes, principalement en matiere, car l'humeur, qui produit la petite verole eſt ſuppurable, & celle de la fiévre maligne eſt tranſpirable ſeulement, & reſoluble. L'une eſt une malignité purement accidentelle, l'autre eſt une maladie originelle, & innée, ou autrement un tribut, que l'on doit payer du moins une fois en ſa vie, pour corriger les defauts des principes de la generation, & tout ce qui reſte d'impur à l'homme, quand il entre dans cette nouvelle vie.

Elles ne conviennent donc, qu'en mouvement, d'où vient que ces deux maladies sont critiques, & sympthomatiques. La petite verole sort critiquement, quand la nature depose, par cette metastase, ou ce transport toute la matiere maligne à la peau, comme à l'emonctoire universel de tout le corps, & par cette salutaire decharge, elle fait cesser les plus violens accidens, qui la precedent bien souvent, comme les convulsions, la reverie, l'assoupissement, la difficulté de respirer, les syncopes, le vomissement, & le hoquet, dont le malade guerit toûjours aprés cette eruption critique. La mauvaise, ou la sympthomatique, est celle, qui laisse le malade dans le peril, par l'excés invincible de la malignité, & par la violence des accidens, qui l'accompagnent, en quelque quantité qu'elle sorte, & principalement si les bouttons sont de mauvaise qualité. Pour lors il est aisé de juger, que ce venin concentré, n'a pû être dompté par la nature, quelque effort, qu'elle ait tanté, pour se debarrasser de cet ennemi mortel, qui ne pardonne jamais à celuy, qui ne la pû vaincre.

Les eruptions, qui paroissent dans la fiévre maligne sont de même critiques, & sympthomatiques, c'est-à-dire bonnes, ou mauvaises, dont le succés montre ce que l'on doit esperer de ces mouvemens dans les ouvrages de la nature. Il n'appartient qu'aux Medecins à connoître la difference, & la qualité de ces phœnomenes extraordinaires, pour en porter un jugement certain, & donner aux remedes tout le bon effet, que l'on peut souhaiter en de si importantes occasions.

Les critiques sont celles, qui sont precedées des dispositions, qu'on appelle coction, ou maturité,& sortent les jours critiques, par un effet de la force victorieuse de la nature, & d'une loüable fermentation, qui separe la partie pure de l'impure, l'excrement de l'aliment, & fait en cette occasion une deposition de la matiere la plus subtile, du centre à la circonferance, & du dedans au dehors.

Cette eruption est la matiere la plus subtile du sang, qui le degage entierement, ou en partie de la malignité, pour être transporté à la peau, & à la superficie comme à son emonctoire

universel, capable de recevoir cette deposition. Ce mouvement n'est institué, que pour transpirer, ou pousser par les sueurs, & trouver par cet excellent moyen la fin, que la nature se propose dans une entreprise, dont le succés n'est connu, que par le calme, qu'il produit.

Ce changement laisse le corps dans une tranquillité égale à la diminution de la cause, qui fait cesser les sympthomes les plus dangereux, ou les adoucit si considerablement, que les Medecins extrêmement attentifs aux suites en observent le soulagement, qu'ils appellent Euphoria. Ce repos est la veritable marque du mouvement critique, & le bien que produit la guerison, quand par l'effet de la vigueur avec laquelle la nature surmonte la maladie, elle fait cesser les dangereuses suites de la malignité.

La sympthomatique est celle, où ces marques sortent en tout temps, sans être precedées des signes d'une parfaite coction, que l'on demande, c'est pourquoy le mal augmente, les sympthomes deviennent plus violens, les forces diminuent, & le peril est plus grand; puisque ces taches, qui devroient soulager la nature par leur separation indiquent clairement, une abondance invincible de matiere maligne confuse, avec la masse du sang, dont le reflux fait aux parties nobles, cause toûjours la mort, quelque remede qu'on y apporte. Il ne faut pas donc blâmer les Medecins dans ces conjonctures du mauvais succés.

La saignée contribuë beaucoup au mouvement critique, & à l'heureuse separation de ces matieres malignes, si elle est faite bien à propos, car elle produit le même effet en ce cas, qu'à la petite verole, lorsque l'une, & l'autre est dans la disposition critique. Concluons donc, que si la saignée ne reüssit pas, il en faut attribuer le malheureux succés à la violence du mal, qui est plus grand dans le fond, qu'il ne paroît au dehors & à la mauvaise disposition du sujet, ou les principes de la vie sont détruits; tellement que le malade n'a pû, par une resistance indomptable de la cause, ressentir l'effet de ce grand remede, ny des autres.

Il faut convenir, que l'on blâme fort mal à propos la conduite

des Medecins dans ces conjonctures, de n'avoir pas fait l'impossible dans un état, où la nature accablée, par la quantité, ou la qualité maligne, n'a pas été capable de seconder les remedes, ny de repondre au secours, qu'on luy donne. Ces reflexions qui sont tres veritables doivent retenir la rapidité des calomnies, que l'on vomit si outrageusement contre les Medecins, comme s'ils ne souffroient pas beaucoup en leur particulier, par l'endroit de l'honneur, de la reputation, & même de l'interêt, si j'ose le dire. C'est un veritable chagrin de voir perir un malade dont la conservation leur doit être chere, puisque la gloire de le guerir, leur échappe.

CHAPITRE. VIII.

Sur la seconde circonstance de la saignée.

LA seconde circonstance de la saignée en laquelle on ne peut s'empêcher de tirer du sang dans les fiévres malignes, est quand il arrive des hemorragies considerables, ou la partie volatile, & balsamique de la masse du sang est dissipée, par cette evacuation, qui épuise entierement les forces, & laisse toûjours le malade dans un tres grand abbatement. Cet état est le plus dangereux, & le plus à craindre, puis que la grande foiblesse qu'elle cause, jette la nature dans l'impuissance de rien entreprendre pour sa deffence, & pour sa conservation, car la disposition la plus prochaine de la mort est de manquer de forces.

L'experiance nous apprend, que ces evacuations sont toûjours suspectes, ou rarement critiques, & heureuses, particulierement aux hommes, qui ne supportent pas si facilement la perte de sang, que les femmes, parce qu'ils en ont moins, & qu'il est plus exquis, plus parfait, & plus spiritueux. C'est pourquoy le sang evacué par des voyes autant suspectes, laissent le malade dans une foiblesse extreme, puisque le mauvais ne sort jamais par le nez, qu'apres que le plus louable, & le plus pur a été evacué; ce que le Docte Fernel a fort bien remarqué en ces termes.

vitiosus

Vitiosus sanguis non exit per nares, nisi postquam laudabilis magna copia excreta fuerit.

Sur ce principe, qui est incontestable, on peut tirer cette consequence, qu'il vaut mieux perdre du sang par le bras, & par le pied, que par le nez, puisque celuy, qui monte plus facilement est le plus subtil, exalté, & poussé avec impetuosité à la tête par l'effet d'une fermentation vitieuse, ou par l'excés de la fiévre. Cette quantité de sang devroit se répandre également à tout le corps par la circulation, pour se perfectionner, & porter la nourriture aux parties desquelles il s'éloigne, quand il suit des routes écartées, ou il ne produit que des méchans effets.

Dans un cas aussi urgent, il est mieux de saigner par l'endroit le plus convenable, & l'on ne peut s'en abstenir quelque marque de malignité, qui paroisse, pour faire revulsion de cet humeur transportée, car en tout autre lieu le sang, qui sort par la saignée, est plus confus, & plus chargé des parties heterogenes, & grossieres, qui ne s'élevent pas si facilement, que les tenuës, dont les vaisseaux de la tête sont remplis, & par cette raison, il sort aisement par les anastomoses.

J'ay-été appellé, pour voir une fille agée de vingt ans, qui fut attaquée d'une fiévre tres violente dans le mois d'Avril, laquelle au troisiéme jour de sa maladie, eût ses mois, avec une abondance extraordinaire, & en même temps, une perte de sang par le nez si excessive, qu'on la crut morte. Ces deux grandes evacuations à la fois, effrayerent tellement les assistans, de voir sortir le sang avec tant de profusion, par ces deux endroits, qu'ils furent contrains de recourir au Medecin, pour arrester l'impetuosité de ces pertes.

C'est donc à moy, à qui l'on s'adressa, & je fus tellement surpris de voir sortir tant de sang, par haut, & par bas, que je me determinay à la faire saigner par le pied droit à l'heure même, pour arrester l'hemorragie sans prejudicier aux mois. Cette operation répondit à mon attente, car l'hemorragie cessa de ce côté, & à peine l'eut-on fini, qu'elle fut toute couverte de pourpre de mauvaise couleur, & qui fut suivi d'une jaunisse universelle de tout son corps, avec une demangeaison fort incommode, qui

neluy donnoit aucun repos, le jour, & la nuict.

Quelques heures apres, l'hemorragie perseverant du côté gauche, & sa famille épouvantée de tous ces accidens, on me rappela, & d'abord je la fis resaigner par le pied gauche, ce qui fit cesser l'hemorragie entierement, & ses mois persevererent avec moderation ; le pourpre, & la jaunisse ne disparurent, que le onziéme de sa maladie, ensuite elle commença à reposer, son esprit, qui avoit été troublé se remit, & les autres accidens diminuerent ; de maniere que la purgation, qui fut donnée fort à propos, acheva heureusement sa guerison.

Pendant le temps de ces hemorragies on menagea ses forces par la bonne nourriture, & par l'usage des cardiaques fort temperês, avec cette precaution de ne rien faire, qui put diminuer ses mois. J'attendois tout de cette utile, & loüable evacuation, que je regardois comme une crise, qui devoit terminer cette dangereuse maladie, & finir par le sang, que l'on ne voit couler dans ces affections, qu'avec étonnement, ce que l'art, & la nature n'auroient pu faire, avec plus de succés par d'autres moyens.

On peut inferer par tout ce raisonnement, que la saignée dans les fiévres malignes, ne produit pas tous les mauvais effets, que les opposés à ce remede publient, qui l'ont tant apprehendé jusques icy. L'experiance dont l'authorité surpasse le raisonnement, nous fait connoistre son importance, & sa necessité, quand elle est faite en son temps, puisque nous avons veu échaper plus de malades saignés, que des autres, auxquels on n'a ozé l'entreprendre.

Combien de malades ont êté saignés plusieurs fois par le bras, & par le pied, dans le commencement de leurs fiévres, que l'on n'avoit pas cru malignes, parce qu'elles ne s'estoient pas manifestées, & que l'on a reconnu dans la suite être du nombre de ces maux pernicieux. La plus grande partie de ces malades est échappée, parce que les corps ayans êté preparés, par les saignées, on leur a donné ensuite les remedes propres à combattre la qualité, qui est plus aisée à détruire, par ces preliminaires.

Combien de ſaignées ont été ravies aux Medecins, par les Chirurgiens, qui ſans attendre leurs avis, ſur une pernicieuſe coutume depuis long-temps établie, les ont prevenu chez les malades, où ils ont été appellé premiers, & qui ont été ſaignés pluſieurs fois, ou tout autant, qu'ils l'ont voulu ſouffrir. Cependant les ſuites n'en ont pas été mauvaiſes, car cette preparation a rendu la gueriſon plus courte, & plus facile à ceux, qui étoient gueriſables. Je m'explique ainſi, puiſque ces maux, comme un grand nombre d'autres ne ſont pas diſpoſés également à guerir.

La belle obſervation, que feu M. Riviere mon Maître a fait ſur les fiévres eſt d'un tres grand poids, & ſert beaucoup à éclaircir la difficulté de la ſaignée, où perſonne n'a jamais reuſſi mieux que luy, pour montrer ſon utilité dans ces maladies. Il eſt conſtant, qu'en l'année mille ſix cent vingt, & trois, preſque tous ceux, qui étoient attaqués de fiévres malignes à Montpelier periſſoient, apres avoir pouſſé des parotides, auxquelles ſurvenoit d'abord la diminution, la concentration, & l'inegalité du poulx, la convulſion, & tous les pernicieux accidens, qui arrivent ordinairement en ces fiévres.

Il s'aviſa, & fort judicieuſement, que cette retraction de poulx, & les autres ſympthomes n'étoient produits, que par oppreſſion, non par manquement de force ; c'eſt pourquoy il ſaigna, reſaigna pour degager, & ſoulager la nature, & tous ceux avec leſquels il ſuivit cette methode en échaperent.

Voila les plus conſiderables occaſions de ſaigner dans les fiévres malignes, où l'on peut hardiment ouvrir la veine, & ſoulager la nature par ce puiſſant moyen, quand il eſt clairement indiqué par les ſympthomes, qui en marquent toûjours la neceſſité. Les raiſons de ne pas ſaigner, ſont une ſubite proſtration de force ſans cauſe manifeſte, un poulx concentré, & petit comme un cheveux, ou un filet, ce qui marque une diminution extrême de chaleur naturelle, où une coagulation du ſang, qui ne peut circuler, pour ſe repandre, ayant perdu ſa fluidité naturelle, & les autres qualités, qui le rendent le treſor de la vie.

Il seroit tres-dangereux de mettre la lancette dans le bras, où dans le pied, & même de tirer du sang par quelque voye que ce soit à un malade, que l'on voit reduit à ces extremités, qui marquent plûtôt les raisons de restaurer, de reparer les esprits, & de rendre à la masse du sang sa fluidité ordinaire, que d'en ôter, Il est absolument necessaire qu'il se repande, & donne la vie aux parties, qui languissent en cet état, c'est pourquoy il est bien plus necessaire d'adjoûter que de diminuer, pour ne pas avancer un malheur inevitable.

La saignée est comme tous les autres remedes, elle ne convient pas generalement à tout le monde, & en toutes les maladies. Elle a ses raisons, ses bornes, & ses limites, que l'on ne sçauroit passer sans faire d'un excellent remede, le sujet d'un mal évident, c'est pourquoy il s'en faut tenir à la decision des Medecins, qui mieux informés de son usage, reglent ce grand secours avec methode, qui reüssiroit toûjours, si le mauvais état du sujet luy permettoit le succés, que tout le monde se propose, & quand elle ne reüssit pas, il faut l'attribuer à la violence de la maladie, où à la destruction irreparable des parties. C'est à quoy personne ne pense.

Il faut finir cet article avec Galien, qui a sçavament, & sagement decidé le jugement, que l'on doit faire de l'inutilité des remedes, & de la rebellion des maladies en ces termes. *Quando quæ curare debent, curant, bonum; quando quæ levare debent, non levant, malum.* Quand ce qui doit soulager ne soulage pas, c'est un tres mauvais signe, & une marque certaine, que la nature n'est plus en état de repondre aux vœux, & aux intentions des Medecins. On les blâme pourtant, & on ne cesse de rejetter sur leur conduite les malheureux évenemens d'un mal, qui n'est plus au pouvoir des secours humains, & qui meprise tous les efforts de la nature. Passons aux autres remedes.

CHAPITRE IX.

De la purgation.

LA purgation eſt le remede, qui couronne l'œuvre ordinairement, & termine la maladie, c'eſt pourquoy on la donne preſque toûjours à la fin, fondé ſur cet ancien proverbe, qui nous apprend, qu'il faut ſaigner tôt, & purger tard. On obſerve cette methode dans les maladies, dont le caractere n'a rien de particulier, pour éteindre le feu, & arrêter le mouvement des humeurs, & quand elles ont acquis leur maturité & la fluidité neceſſaire, on purge, & le plus tard eſt le plus ſeur, car plus on attend, mieux ce remede reüſſit, ſi la maladie le permet.

Corpora cum purgare volueris oportet fluida facere. Hypo.

Il n'en eſt pas de même dans la cure des fiévres malignes, où aprés avoir decidé la queſtion d'admettre, ou de rejetter la ſaignée, on purge d'abord, ſans attendre cette preparation des humeurs, tant recommandée par Hypocrate, pour attirer inceſſament, & autant qu'on le peut les humeurs dans les ſentines publiques du ventre, & de l'urine. En effet il arrive ſouvent, que par une conſecution neceſſaire, aprés avoir ouvert le ventre, avec l'uſage des tiſannes laxatives, la nature ſuit cette voye comme la plus ſeure, & cette evacuation eſt quelquefois ſi utile, qu'elle previent en pluſieurs de terribles accidens.

Cette maniere de purger, & d'ouvrir le ventre eſt la plus douce, la plus utile, & la plus neceſſaire, pour degager les anciens amas de corruption, de pourriture & de malignité, qui produit par ſa preſence une fermentation capable de remplir le cerveau de ces matieres exaltées, d'où naiſſent tous les ſympthomes, qui ſurviennent en ces fiévres, c'eſt de là que proviennent les aſſoupiſſemens, les reveries, les convulſions, les ſyncopes, & tous les autres, qui marquent une grande, & terrible maladie, par leur violence, par la longueur, & la rebellion, que l'on regarde comme une des plus fâcheuſes circonſtances, qui laſſe le Medecin, & rebutte le malade.

Ces tisannes laxatives sont preparées ordinairement avec les tamarins, le senné, la reubarbe, le sel de polichreste, la semence d'anis, le semen contra, & le sucre, on en prepare deux chopines, où deux livres à la fois, & l'on en donne de quatre en quatre heures, un boüillon entre deux. On change, on augmente, où l'on diminuë en cette occasion suivant l'effet du remede, les forces du malade, & la disposition, qui en regle l'usage, pour y trouver le succés, que l'on peut esperer.

Ce remede, qui semble n'être pas assés vigoureux, ny proportionné à la grandeur de la maladie, qu'il doit combattre, devient neantmoins assés fort dans le long, & frequent usage, auquel il est destiné en cette maladie. Car il prepare, & degage les matieres glaireuses, époises, & rebelles, qui doivent être detrempées, & ramolies, pour sortir facilement; il debouche aussi les parties les plus obstruées, & fait successivement en plusieurs fois reiterées, & en plusieurs jours, ce qu'un seul bien fort n'auroit pû dans sa violence.

Clavus, clavum pellit.

Cette petite preparation toute innocente qu'elle est, ne manque pas de censeurs, & de critiques, comme tous les autres remedes, & l'on veut, que ce soit un mal d'en continuer l'usage pendant quelques jours, c'est à dire autant que le Medecin le juge necessaire. L'utilité de son operation ne se peut expliquer, dans un état, où le malade plongé dans l'assoupissement, ou le delire, les convulsions, les syncopes, le poulx inegal, & les autres, marquent, qu'il n'est pas en état de supporter les violens remedes, & celuy dont il est question est des plus benins, qui évacuë sans échauffer, puisque cette petite quantité de remedes, destinée à faire une seule verrée, est mise sur deux chopines d'eau en ebullition fort legere.

On sera mieux persuadé de l'effet, & de la necessité de ce remede, si l'on fait reflexion, que le corps ne s'evacue pas tout d'un coup, comme un sac de bled, ou comme un seau de liqueur, mais successivement, & par parties, suivant que l'humeur est disposée à sortir des lieux, ou des foyers differens, dans lesquels elle est engagée. Il n'en peut sortir, que lentement, à cause de la

resistance de l'humeur terrestre, & gluante, trop attachée, qui fait la longueur des maladies, & la difficulté de la guerison, parce qu'il faut purger, & repurger, pousser, & repousser, & attaquer incessamment la cause, qui resiste, & qui n'est pas prête à sortir.

Sur ce fondement on ne doit plus être surpris de la longueur des maladies, & du mauvais succés qu'ont les remedes dans ces conjonctures, ou ils deviennent souvent inutiles, & ne produisent aucun effet. Cependant on murmure contre la conduite du Medecin, on entre en mefiance, on change, & rechange si souvent, que le dernier venu au moment de la guerison, profite des preparatifs, qui ont frayé le chemin, & finit quelques fois heureusement, ce que les autres ont commencé avec beaucoup de peine.

Facilius est inventis addere.

A ce sujet on considere ces changemens, comme une grande foiblesse, où celuy, qui en profite, regarde l'inconstant avec beaucoup de mépris, quoy qu'il y trouve son conte, & la raison d'un pareil sort, fait que l'on dissimule, où le cœur n'a point de part.

CHAPITRE X.

De l'emetique.

SI ce remede ne suffit pas, & que le mal augmente, on passe d'abord à ceux, qui sont plus efficaces, & plus considerables, pour oppofer à la maladie un ennemi superieur à la violence de la malignité. Le principal, & le plus excellent est l'emetique en syrop, en vin, & en differentes poudres, dont les vertus, & les effets, surpassent tous les secours de la Medecine; car l'on trouve des changemens, & des succés merveilleux dans ce remede, où les autres avoient été inutiles; c'est pourquoy on n'hesite point d'y recourir, persuadé par une infinité d'exemples, & de raisons incontestables, avec cette precaution d'en regler la quantité suivant les forces des malades. Le Docte Fernel a

fort bien remarqué l'occasion de donner l'emetique en ces termes.

Quæ non eluit purgatio ea extirpat vomituritio, quæ non facile descendunt in alvum, ea facile remeant in ventriculum.

On ne peut expliquer les difficultés, & les disputes, que l'usage de ce remede a fait naître, avant qu'on ayt pu surmonter tous les scrupules, les craintes, & les apprehensions, si mal fondées, & sans raison. On le considere à present comme l'abbregé des maladies les plus rebelles, & le secours infaillible des maux les plus perilleux, ce que tout le monde reconnoit si parfaitement, que la plus grande partie des malades, le demandent, sans attendre, qu'on le propose, quand les autres sont inutiles.

Pour une parfaite intelligence des effets de ce remede, il ne suffit pas d'en faire l'eloge, & de parler generalement de ses vertus, il faut apporter les raisons particulieres, qui obligent les Medecins d'y recourir, & de le mettre en usage. La premiere est le mal particulier de l'estomac, qui souffre des nausées, ou des envies de vomir, des vomissemens, des amertumes, des degouts, & des aversions pour la nourriture, qui montre, que l'estomac est chargé des levains vicieux, & corrompus, que la purgation ordinaire ne peut extirper, ni sortir du fond du ventricule; il n'y a que l'emetique, qui produise ce grand effet.

malo nodo, malus cuneus.

La seconde est une affection universelle de tout le corps, & de toutes les facultés, qui arrive dans l'apoplexie, & dans la cause maligne, accompagnées de l'insensibilité, & de l'étonnement, ou les esprits sont dans l'inaction, & les humeurs dans un defaut de mouvement, & de circulation, parce que les parties ne ressentent pas l'irritation de la cause, & la necessité de travailler à leur deffence. En cet état comme la cause maligne, & les affections soporeuses méprisent les forces des remedes ordinaires, il faut passer aux plus forts, capables d'exciter, & de relever la nature de cette insensibilité, qui la fait oublier de son devoir, où elle succomberoit, si elle n'étoit excitée par la force de ce genereux remede.

Hac spes ægroti, requies ea certa laborum.

Admirons

Admirons les rares découvertes, & les merveilles, que ce dernier siecle a produit, avoüons qu'il a surpassé tous les autres, & disons que les questions les plus difficiles, & les plus obscures nous sont devenuës familiers, par les soins, que tant de sçavans ont pris de les perfectionner. L'emetique est de ce nombre, qui faisoit autrefois trembler les Medecins, & les malades, on a rendu ce remede si aisé, & si commun, qu'on le donne plusieurs fois dans la méme maladie, suivant le besoin, & la necessité, particulierement à ceux, auxquels il passe par le ventre.

Apres l'effet des vomitifs on continuë l'usage des tisannes laxatives, pour achever l'ouvrage, & detacher les matieres ébranlées, par l'operation, & le mouvement qu'ils ont fait; parce qu'elles ont plus de disposition à sortir, & à suivre l'impulsion de ce remede doux, & benin. Ces tisannes deviennent aussi plus actives, comme il paroit par les dejections, qui sont plus copieuses, & promettent une plus heureuse fin; elles accelerent la guerison en diminuant la cause, & donnent un grand soulagement au malade, quand la bonne disposition des viscere s favorise ce grand secours.

CHAPITRE. XI.

Des vesicatoires.

CE mal est si grand, & si considerable, que dans une conjoncture aussi dangereuse, on n'oublie rien, pour évacuer, & détourner l'humeur, dont le transport, cause les malheureuses suites, qui arrivent en ces grandes maladies, c'est pourquoy on applique les vesicatoires aux jambes, afin de faire une forte, continuelle, & longue revulsion. Leur principal usage est dans les affections, où cet acide vicieux, & coagulant, par le secours des souffres narcotiques, jettent le malade dans l'assoupissement, que la foiblesse considerable ne permet pas de guerir par d'autres moyens.

C'est avec beaucoup de raison, que l'on se sert de ce puissant revulsif, qui agit jour, & nuit, en rappellant sur les jambes,

une humeur maligne, acre, fermentable, chargée de ces heterogenes malins, qui auroient fait de terribles desordres, s'ils n'avoient pas été divertis, par un aussi grand remede. Sa vertu se fait affés connoistre, par la douleur, qu'il cause, & par la quantité d'impuretés, qui en sortent, lors qu'ils suppurent bien, & qu'ils sont d'une couleur vermeille. Ils sont tres souvent avec ces conditions, un presage certain de guerison.

Si l'on considere attentivement l'effet principal de ce remede, on connoîtra, qu'il est celuy d'une saignée continuelle, sans diminuer les forces, sans affoiblir, ni risquer une deperdition considerable d'esprits, qui arrive toûjours quand on tire du sang, c'est le defaut de la saignée. Il n'en est pas de méme de ces ulceres, qui tirent incessamment la partie la plus impure de la masse du sang, par une deposition salutaire des heterogenes, qui causeroient de tres dangereux sympthomes, s'ils n'estoient pas separés

On ne peut exprimer le bien, que ce remede tout cruel, & douloureux qu'il est produit aux malades, méme reduits à la derniere extremité. Ceux qui par un sentiment de delicatesse, & par la crainte de la douleur, privent leurs amis de ce merveilleux secours, sont fort à blamer. Il ne faut jamais s'opposer à ce qui fait la principale partie du retablissement, il est bien mieux de s'abandonner à la conduite d'un sage, & prudent Medecin, qu'une longue experience a parfaitement éclairci sur toutes les difficultées, qui arrivent, & particulierement sur la necessité de ce remede.

Des remedes exterieurs.

On demande si outre les remedes exterieurs comme les epithemes liquides, & solides, l'application des animaux, l'usage des cloportes, des crapaux, & un mouton vivant, dont on se sert à la petite verole, dans la chambre, sont de quelque utilité pour la guerison du malade, & si l'on doit s'en servir dans ces fiévres malignes. On répond que toutes ces propositions, & plusieurs autres semblables ne peuvent pas nuire, & que si elles ne font pas du bien, elles ne sçauroient être nuisibles. De plus il y a deux parties à guerir chez tous les malades, le corps, & l'esprit.

L'on ne ſoulage point le premier parfaitement, que le ſecond ne ſoit dans le calme, & dans ſon aſſiete naturelle. C'eſt pourquoy tout cet exterieur, & des remedes plus conſiderables, occupent, & divertiſſent l'eſprit du malade, qui eſt moins attentif à ſon mal.

CHAPITRE XII.

Si l'ouverture des cadavres morts des fiévres malignes eſt de quelque utilité pour la connoiſſance, & la gueriſon de ces maladies.

LE public demande pourquoy les Medecins ne s'appliquent pas à l'ouverture des cadavres morts des fiévres malignes, perſuadés, que l'on pourroit par ces recherches tirer des grandes lumieres, pour la connoiſſance de ces maladies, comme s'il en reſtoit des marques, & des veſtiges apres la vie. On repond que la malignité eſt une alteration, ou une infection des eſprits degenerés, par le melange des parties acides, arcenicales, & corroſives. Cette diſpoſition auſſi bien que leur ſubtilité, ſont imperceptibles, & l'on ne la connoit, que par les violens, & dangereux ſympthomes, qu'elle produit, ſi bien qu'il n'en reſte apres la mort aucune impreſſion particuliere, & viſible, qui put ſervir aux Medecins, pour prendre des meſures propres à ſervir à ceux, qui ont le méme mal.

Cette recherche eſt donc inutile, & toûjours perilleuſe au Chirurgien, qui fait l'ouverture, & à tous les aſſiſtans, car pluſieurs en ſont morts, par l'odeur cadavereuſe, & maligne de ces corps pourris, & gangrenés. Ces terribles exemples ont donné de la crainte aux autres, & les vivans ont profité de la temerité des morts. L'infection méme, qui exhale de ces corps, qu'on n'a pas ouverts eſt ſi forte, & ſi puante, que la plus grande partie n'a pas donné le temps d'étre portés en terre, ſans ſe rendre inſupportables, quelque parfum, que l'on puiſſe faire, pour ſe precautionner, & ſe garantir de l'infection. C'eſt ainſi que les morts font la guerre aux vivans.

E de leur troncs pourris exhalent dans les vents,
De quoy faire la guerre au reste des vivans. Brebeuf.

CHAPITRE. XIII.

S'il y a un remede specifique pour tout âge, pour tout sexe, & pour tout temperament.

ON a proposé de faire une assemblée du College des Medecins de Lyon, pour consulter entr'eux, si on ne pouvoit pas trouver un remede specifique, & particulier, qui eût la vertu d'arrêter le cours, & l'impetuosité des fiévres malignes, ou du moins les prevenir. On a répondu en premier lieu, qu'il étoit impossible de rien determiner sur une cause aussi inconnuë, qui ne consiste dans le chaud, dans le froid, dans le sec, ny dans l'humide. J'ay dit cy-dessus, que cette maladie est une enigme impenetrable, du sentiment d'Hypocrate, & de tous les plus grands hommes du monde.

En second lieu, que tous les malades n'avoient pas également de malignité, les uns beaucoup, les autres mediocrement, & plusieurs fort peu, où point du tout. Il faut avoüer en cela que l'on s'est trompé dans les jugemens de certaines maladies nullement malignes, où l'on a enflammé extrêmement les malades, par la quantité des cordiaux, sans y faire reflexion, ce qui les a fort incommodé.

En troisiéme lieu, qu'il étoit bien difficile de se determiner sur les differences d'âge, de sexe, de temperament, de saison, & d'autres circonstances, qui rendent les corps fort dissemblables.

En quatriéme lieu, que les complications étoient un tres grand obstacle, c'est à-dire, que les maladies particulieres, anciennes, où recentes du cerveau, des poulmons, du foye, de la ratte, de l'estomac, des reins, de la vescie, de la matrice, & de plusieurs autre parties, font tant de difference, & forment tant d'opposition, que par cette raison, & celles que j'ay déja remarqué, il étoit impossible de rien decider sur une maladie

dont la cauſe, eſt abſolument inconnuë ſur tant de circonſtances.

Humanæ ſapientiæ ſunt partes, quædam æquo animo neſcire velle. Scalig.

Du remede de l'Empirique.

Avant que de finir ces reflexions, il eſt important de repondre aux bruits, qui ont vanté extraordinairement une liqueur diſtribuée, par un Empirique, contre lequel le College de Lyon a obtenu Sentence au Preſidial, & Arrêt au Grand Conſeil. Il abuſe de la protection, qui a retenu le College d'executer l'un, & l'autre. Il continuë cependant à prendre une qualité, qui ne luy convient pas, car il ne ſçait lire, ny écrire.

Il a donc pretendu, que cette liqueur étoit le remede infaillible des fiévres malignes, & en a donné ſans aucune conſideration à tous ceux, qui en ont voulu prendre, dont preſque tous en ſont morts, principalement ceux, qu'il a commencé, & qui n'avoient point été preparés par les Medecins.

Pour expliquer avec ſincerité, & ſans paſſion l'effet de cette liqueur, il faut convenir qu'il n'y a point de remede au monde, qui ſoit generalement bon, & generalement mechant, & par conſequent, qu'il n'y a point de remede univerſel, qui convienne abſolument à toute ſorte d'âge, de ſexe, de temperament, de ſaiſon, de diſpoſition, & de maladie. Car l'un veut le chaud, l'autre le froid, l'autre le ſec, & l'autre l'humide. Convenons auſſi, que s'il y avoit un remede, ou un ſecret univerſel, les Roys, les Princes, & les plus riches perſonnes du monde attaquées de la goutte, l'auroient enfin trouvé, par les liberalités, & les depences exceſſives, qu'ils ont fait pour ſe guerir, ils ne l'ont pû jamais découvrir.

On a ſi peu reüſſi dans ces recherches, que le remede, qui a fait du bien à l'un, pour la premiere fois, qu'il en a uſé, le même pour la ſeconde a mis le malade à l'extremité, ce qui eſt arrivé à pluſieurs autres, que l'exemple du premier ſuccés avoit obligé d'y recourir, avec beaucoup de confiance. Il n'y a donc point de ſecret, ny de remede univerſel, & celuy de cet Empirique ne ſçauroit être generalement bon. C'eſt un corroſif fort dange-

reux, & si acre, qu'il met en poussiere tout ce qu'il touche, linge, drap, papier, & prend feu comme la poudre à canon. Je laisse à penser, aux personnes prudentes, & sages, l'effet qu'il peut produire dans le corps, & les violens mouvemens, qu'il excite. Ses meilleurs amis, qui ont pris plus de soin à le proteger, & à le produire dans le monde, en ont fait de si fatales épreuves, qu'il leur en a coûté la vie.

Des discours injurieux tenus contre les Medecins.

Il est bien étrange que la Medecine, qui est la science la plus étenduë, la plus difficile, & la plus oculte, soit le sujet de la censure universelle, & que depuis le sçavant, jusques à l'idiot, il n'en soit pas un, qui ne forme des oppositions à la conduite des plus éclairés. En effet, on ne trouve que des critiques, & des censeurs, qui chargent incessament l'un de la quantité, l'autre de la qualité, l'un de la precipitation, l'autre de la lenteur, l'un d'un defaut, l'autre d'une imperfection. Ce personnage manque à la belle piece de Moliere intitulée, *les Fâcheux.*

Quam multæ pecudes humano in corpore vivunt.

Que l'on en parle comme l'on voudra, on ne peut avoir assez de reconnoissance, pour les obligations dont le public est redevable aux Medecins, qui ont sacrifié leur temps, leurs peines, & leurs vies au service du public. On ne peut s'empêcher de convenir, qu'il n'en est point, en voyant cette multitude de malades atteint de fiévre maligne, où la mortalité les devoit effrayer, qui n'ait genereusement risqué sa vie en cette occasion, comme un Soldat, qui va à la breche, exposé aux dangers du canon, & du mousquet.

Mais l'on dira les Medecins on tant gaigné, il ont fait de si grands profits, dans cette multitude de malades, qu'ils se sont enrichis, jamais on n'a veu un temps plus favorable pour eux. Il est vray que les Medecins ont êté extremement occupés, & c'est par là, que je pretens montrer au public les obligations, & la reconnoissance, qu'il leur doit, puis qu'ils ont travaillé la plus grande partie du temps à credit, & que celuy, qui a veu deux cent malades, n'a pas êté payé de cinquante. Y a t'il quelqu'un,

qui doute de la misere,& qui ne la ressente en quelque maniere, pour riche qu'il soit.

Ce que j'avance est veritable,& on ne doutera pas de la charité des Medecins, quand on sçaura, que Messieurs les Recteurs de l'Hôtel-Dieu se voyans accablés de malades, & que leurs Medecins êtoient du nombre, ils ont deputé au College pour les secourir, dans leur pressant besoin. Cette charitable compagnie a resolu par acte du 13. Septembre, que chaque semaine deux Medecins collegiés iroient faire la visite des pauvres malades, & ainsi successivement relevés tous les huit jours, suivant l'ordre du tableau,ce qui a êté executé comme ces Messieurs l'ont desiré.

Honora medicum,
Propter necessitatem enim, creavit eum Dominus.

FIN.



